

Canadiens français et si l'assimilation des Néo-Canadiens à minorité anglophone se poursuit au taux actuel de 95 p. 100. Si la dynamique sociale française à Montréal est déjà menacée avec une majorité francophone de 63 p. 100, comment pourra-t-elle se renforcer, face à une majorité anglophone? Montréal est le cœur de la vie culturelle et industrielle du Québec. Lorsque dans un organisme un organe vital est sérieusement menacé, que peuvent espérer ceux qui en dépendent? L'argument opposé à cette assertion est généralement formulé ainsi: mais si tout le monde est bilingue dans l'île de Montréal, le français n'y sera plus menacé.

Le phénomène du bilinguisme concerne généralement un individu et non une société tout entière. Le bilinguisme collectif présuppose l'existence de deux dynamiques sociales à l'œuvre au sein d'une même société afin de maintenir et d'assurer le fonctionnement et le développement de deux structures distinctes quant à la culture, à la langue et à la personnalité. Partout où cela existe, l'une des deux structures finit nécessairement par dominer l'autre. La prédominance d'un ensemble de structures sur l'autre a toujours été prouvée chez les individus, quelle que soit la façon dont ils aient appris les deux langues. Il n'y a pas d'exception à cette règle, même en ce qui concerne le très honorable premier ministre actuel.

Il est évident que ceux qui apprennent le français à Maillardville, en Colombie-Britannique, ne jouissent pas des mêmes privilèges de participation à une solide structure linguistico-culturelle française que ceux qui sont nés et ont été élevés dans la ville de Québec, relativement homogène, ou dans un centre très homogène comme Paris. Même si le premier ministre Bennett offrait une éducation française gratuite à la minorité francophone de la province, et ce du berceau au tombeau, il ne pourrait modifier la réalité qui veut que le français ne fasse pas partie de la vie institutionnelle et totale de la Colombie-Britannique. L'effet serait à peu près le même que si les Canadiens français se voyaient accorder le même privilège en Angleterre, en Italie ou en Russie. Cette offre généreuse ne pourrait, au mieux, que faciliter, en quelque mesure, les choses à la minorité francophone de la Colombie-Britannique. Et même si la bonne société de Vancouver devenait aussi véritablement bilingue que l'élite anglaise en Grande-Bretagne, par exemple, cela ne modifierait en rien l'absolue prédominance de la dynamique de l'élément anglophone dans cette province du Pacifique. Une chose est sûre, cela n'améliorerait en rien la dynamique francophone au Québec.

[M. Matte.]

La coexistence de deux structures linguistiques dans le parler bilingue des Canadiens français permet à la prononciation anglaise d'altérer les structures françaises, le rythme, l'intonation de la langue ainsi que la longueur vocalique et l'accent.

Mais l'invasion la plus grave et peut-être la plus sinistre se produit au niveau de la sémantique. Elle est subtile et dévastatrice. La confusion sémantique dans l'esprit de la plupart des Canadiens français est indescriptible. Le bilingue moyen—je ne parle pas de l'élite—est véritablement mutilé, en ce sens qu'il est très rare qu'il puisse s'exprimer convenablement et avec conscience dans l'une ou l'autre langue.

Dans une langue, chaque mot a son contenu sémantique propre, qui se définit par les divers contextes, chacun avec son sens et ses nuances précises. Il est déjà assez difficile d'apprendre à saisir exactement le sens des mots ou à les dissocier à l'intérieur d'une seule langue, car la signification des mots est un terrain mouvant, sans parler de maîtriser les contours flous des champs sémantiques dans deux langues, surtout lorsque l'une d'elles connaît une plus grande stabilité, grâce à son emploi plus fréquent et à sa plus grande créativité, basés sur une puissante dynamique sociale. Cela ne tient pas seulement à un usage plus fréquent de l'anglais. C'est que la plupart des nouveaux concepts prennent naissance en anglais et que l'on ne peut pas demander à chaque Canadien français de se promener constamment avec un dictionnaire sous le bras, dictionnaire qui lui serait de toute façon peu utile, puisqu'il ne reflète guère le milieu. De plus, le Canadien français n'est pas né traducteur ou interprète émérite, pas plus que son homologue anglais. Les traducteurs officiels compétents sont, comme des prisonniers, enchaînés à leurs piles de dictionnaires d'origine française qui, très souvent, se révèlent insuffisants à traduire les réalités anglo-américaines de l'Amérique du Nord. Leurs traductions imitent fort la pensée et le style anglais, parce que les traducteurs eux-mêmes ne vivent pas ou ne sont pas issus d'un milieu français créateur, homogène et dynamique. Seuls les meilleurs d'entre eux parviennent à recréer, dans leurs traductions, une pensée et un style français acceptables. Pour les pires d'entre eux, qui ne constituent pas une mince minorité, leur travail consiste à écrire de l'anglais avec des mots français. Les lois du gouvernement fédéral, et même celles de l'Assemblée nationale du Québec, constituent des exemples classiques de ces traductions inélégantes et maladroites, imitations visibles de la pensée, du style et des conceptions anglaises. Mais même si toutes les traductions de l'anglais étaient parfaites, n'oublions pas que la langue ne s'apprend pas par